

## " LES SOIRÉES DU CHATEAU RAMEZAY "

Nous commençons la reproduction de quelques pages extraites du volume portant le titre ci-dessus.

Nous pensons que nos lecteurs seront heureux de suivre les progrès de la littérature française au Canada : le livre auquel les membres de l'École Littéraire de Montréal ont contribué, chacun dans son genre, fera mieux saisir ces progrès.

Nous nous proposons d'ailleurs de revenir plus tard sur cet ouvrage, et d'en donner une appréciation aussi juste que nous le pourrons.

Nous donnons en première page le groupe des membres de l'École Littéraire, dont la composition a été faite par MM. Laprés & Lavergne.

## PREMIERE PAGE D'UN MEMORIAL

Lorsque les ans auront glacé mon cœur,  
Et sur mon front mis leur blanc diadème,  
Quand j'aurai vu tous les rêves que j'aime  
S'évanouir au souffle du malheur.

Si la souvenance d'un temps meilleur  
Ne me rend pas l'ombre de ma bohème,  
Devant la faux de la Camarde blème  
Je pousserai mon cadavre, sans peur !

Aussi, pour vivre aux heures de détresse,  
Pour éclairer la nuit de ma vieillesse  
Au soleil qui brille sur mes vingt ans,

Mémorial, je confie à tes pages  
Ces fugitifs et consolants messages  
Qu'à mon hiver adresse mon printemps.

CHARLES GILL.

## CHANSON DES BOIS

Où donc allez-vous, mon beau fiancé ?  
—Je m'en vais au fond du bois nuancé  
De vert et de rouge,  
Vers la solitude où courent le daim  
Et l'ours et l'élan qui bondit soudain  
Quand le chasseur bouge.

Quand reviendrez-vous mon beau fiancé ?  
—Quand la brise aura de nouveau bercé  
Les nids de javelles,

Quand, dans les grands bois qu'auront fuis les loups,  
Les chênes mettront dans tes grands yeux doux  
Des ombres nouvelles.

Qu'apporterez-vous, mon beau fiancé,  
A l'enfant des bois dont le cœur blessé  
Va compter les lunes ?

—Des peaux de renards et de cariboux,  
Des colliers plus bleus que l'œil des hiboux,  
Pour tes tresses brunes.

GONZALVE DESAULNIERS.

## SAISONS DE L'AMOUR

Jeune fille, voici le printemps de l'amour ;  
Laissons se marier nos cœurs pleins de jeunesse ;  
La vie est à vingt ans une coupe d'ivresse,  
Profitez de la vie, elle n'aura qu'un jour.

Jeune femme, voici l'été des fleurs moroses ;  
Laissons nos mains s'unir et bien vite ayeons-nous ;  
Peut-être que demain tes grands yeux si doux,  
O tristesse ! pourront pâlir comme des roses.

Femme, voici venir l'automne et ses frimas ;  
Laissons rêver encor notre âme inassouvie ;  
Nous sommes tous les deux aux déclin de la vie  
Et nos espoirs passés ne nous reviendront pas.

O vieillesse, voici l'hiver, fermons nos portes ;  
Laissons s'éteindre en nous l'amour, car désormais,  
Nos cœurs sont des tombeaux où dorment à jamais,  
Comme des trépassés, nos illusions mortes !

JEAN CHARBONNEAU.

## LA DEBACLE

Le fleuve dans son lit ne voulant plus dormir,  
Comme un jeune coursier frappé d'un coup de lance,  
Terrible, impétueux, se redresse et s'élançe,  
En rugissant si fort qu'il nous fait tous frémir.

Tandis que sur la rive on le voit rebondir,  
Et qu'il semble agiter quelque crinière immense,  
En tordant ses flots verts, dans sa sombre démençe,  
On entend par les cieux mille échos l'applaudir.

La glace avec fracas se brise, s'amoncele,  
Forme un mont palpitant dont le sommet chancelle  
Et plonge dans l'abîme en frissonnant d'horreur.

A le voir élever cette cime si fière,  
On dirait qu'il lui faut des volcans le cratère,  
Pour épancher comme eux sa sublime fureur.

ALBERT FERLAND.

## LE RECITAL DES ANGES

Plein de spleen nostalgique et de rêves étranges,  
Un soir, je m'en allai chez la sainte adorée  
Où se donnait, dans la salle de l'empyrée,  
Pour la fête du ciel, le recital des anges.

Et nul ne s'opposant à cette libre entrée,  
Je vins, le corps vêtu d'une tunique à franges,  
Le soir où je m'en fus chez la sainte adorée,  
Plein de spleen nostalgique et de rêves étranges.

Des dames déflaient sous des clartés oranges :  
Les célestes laquais portaient haute livrée ;  
Et ma demande étant par Cécile agréée,  
J'écoutai le concert qu'aux divines phalanges  
Elle donnait, là-haut, dans des rythmes étranges...

EMILE NELLIGAN.

## LE CHENE

Le vent du nord fait rage et penche sur son tronc  
Le chêne qui résiste, en sa stature altière ;  
Maintes fois l'ouragan a dépouillé son front  
Et ses feuilles aux daims ont fait une litière.

Mais, n'importe ! En vainqueur il a subi l'affront  
Des sombres éléments de la nature entière !  
Ses grands bras décharnés bientôt reverdiront,  
Son ombrage sera doux au vieux cimetière.

Soyons tels. Quand la vie, au souffle des douleurs,  
Dans nos yeux, quelquefois, fera perler des pleurs,  
Et ploiera notre corps vers une froide tombe,

Ne comptons point les coups portés à notre cœur ;  
Sans songer en quel temps le destin veut qu'il tombe,  
Gardons toujours au front la fierté du vainqueur !

ALBERT LOZEAU.

## INSTANTANE CHAMPETRE

C'est par un jour ensoleillé. La brise est douce et parfumée. L'immense forêt balance mollement sa chevelure verdâtre et touffue. Les oiseaux chantent à peine. Les fleurs des bois, candides et naïves, se font chastement belles. Ici, près de la sente escarpée qui conduit à la grande chute sur la Batiacan qui bouillonne à cent pieds plus bas, est un coin d'ombre fraîche.

C'est dans ce cadre poétique que je la vis ; cheveux noirs, yeux bleus, blanche et rose, et que mon cœur bondissant m'apprit qu'elle ne s'était pas montrée en vain. Rieuse, elle se moqua de moi, et je la remerciai. Follette, elle me fit faire des bêtises, et je l'admirai. Fourbe, elle me pria de l'attendre... et je ne la revis plus.

Pourtant, je suis toujours là, dans la forêt immense... Reviendra-t-elle ?

E.-Z. MASSICOTTE.

## LE VIEUX TEMPLE

Il est là, avec son sourire moqueur à l'adresse du temps. Les grands arbres qu'il a vus naître, lui font de leur ramure un abri contre les vents du nord. Ses murs lézardés, couverts de mousse, ses vitraux disjointes, par où l'air s'efforce de venir éteindre les cierges de l'autel, ses degrés usés par les pèlerins qui depuis longtemps, y viennent prier, la tour tronquée qui le surmonte et qui sert de nid aux colombes, parlent de son antiquité avec une attendrissante éloquence.

A travers les abat-son descend la voix de la vieille cloche, messagère des joies et des douleurs des fidèles qu'elle convie encore régulièrement à la prière.

Le vieux temple, oh ! il a vu naître et mourir bien des générations ; il fut témoin de bien des vœux, de bien des douleurs et de bien des larmes ! Dans quelles circonstances diverses l'enfance, la jeunesse et la décrépitude humaine y ont passé ! Que de fois la main qui y avait béni des berceaux, n'est-elle pas venue y consacrer des tombes !

Vieux temple, asile de la paix, un jour, lorsqu'il fallut défendre la patrie en danger, tu devins une citadelle, la citadelle du village ; c'est dans tes murs que se retranchèrent les paysans transformés en soldats. Relique du passé, relique deux fois chère, monument de la vaillance et de la piété vraie, puisses-tu triompher à jamais des injures du temps avec les souvenirs aimés qui se rattachent à chacune de tes pierres !

G.-A. DUMONT.

## LES SUCRES

Avec le mois d'avril la saison des " sucres " bat son plein au Canada, et c'est, de ce temps-ci, un ruissellement ininterrompu d'eau d'érable, dans les cassots fixés aux goudrelles des arbres.

A intervalles fixes, les hommes font la tournée pour recueillir la sève, qu'ils vont jeter dans les immenses chaudières en fonte des " cabanes à sucre ", où flamboyent de grands feux de bois, sans cesse alimentés. Bientôt la sève, par l'évaporation, en arrive à la consistance d'un premier " réduit ", qu'on dépose dans des bidons jusqu'à ce qu'il y en ait suffisamment pour faire un " brassin ". Le tout est alors remis sur le feu, ce qui donne d'abord le sirop, puis la " tire ", et enfin le véritable sucre qu'on laisse un peu refroidir avant de le verser dans des moules.

\* \*

Qui de nous n'a pas été aux " sucres " au moins une fois dans sa vie ! Pour moi, cette époque était toujours l'une de mes grandes joies de collégien, et ces premiers clairs matins d'avril me redonnent subitement souvenance de bien des départs de Saint-Hyacinthe, en joyeuse bande, soit pour les petits bois touffus des alentours, soit surtout pour les érablières situées au pied du coteau de Saint-Dominique, à l'autre bout de la fameuse savane que tous les familiers de ces lieux connaissent bien.

Oh ! cette savane, quand j'y pense ! A la dure, c'est-à-dire quand le sol tenait encore ferme sous les gelées de l'hiver, nous roulions là-dessus en parfaite sûreté. Mais quand une poussée subite de soleil avait un peu amolli toute cette terre noire et fangeuse, nos chevaux avaient un mal de tous les diables à mettre les voitures en mouvement. Parfois même il fallait descendre pour aider à tirer les roues d'une ornière. Et nous en avions, comme cela, pour soixante interminables arpent, ce qui du reste nous était bien égal, car, que voulez-vous ! nous allions " aux sucres, " ce qui était tout dire.

Et les retours, à la tombée du jour, moulus, fourbus, de la boue jusqu'à mi-jambe, mais le cœur en fête, surtout gorgés jusqu'à satiété de " trempettes " et de " toques. " Les retours triomphants vers la ville, avec là-bas le dôme du séminaire émergeant à l'horizon, et la coulée en reflets rouge sang du soleil couchant sur les prés couverts de neige !...

\* \*

Entre autres " partis de sucre ", auxquels il m'a été donné de prendre part, il en est un dont le souvenir se dresse encore pour moi, en ce moment où j'écris ces lignes, avec la même précision que si tout cela ne datait que de l'an dernier.

Je me trouvais, ce printemps-là, à Dunham, dans le comté de Missisquoi, en visite sur une ferme des environs de Misisqui, la " sucrerie " où nous nous rendions était assez distante du village, nous avions décidé d'y passer la nuit. Je revois toujours les deux bœufs de notre attelage, deux grands bœufs roux—absolument comme dans la chanson de Paul Dupont—courbant la tête sous l'aiguillon, se frayant un chemin à travers la boue, de la neige jusqu'au fanon, et tirant la " traîne " à hue ! et à dia !

Enfin, assez tard dans l'après-dînée, nous arrivâmes à la " sucrerie ", deux cabanes éloignées l'une de l'autre de trois ou quatre arpents et ne payant guère de mine. Le reste du jour se passa en préparatifs pour la nuit, car il fallait chauffer ferme et bien jusqu'à l'aurore du lendemain, afin de convertir en sucre les innombrables " cassots " d'eau d'érable qui avaient déjà été recueillis.

Non, jamais je n'oublierai cette nuit-là. Dans les deux cabanes, de vrais feux d'enfer faisaient un ronflement continu, et le va et vient des hommes—les uns versant l'eau d'érable, les autres agitant la " mouvette " pour s'assurer de la consistance du réduit—je sentais de tous côtés des ombres fantastiques et gigantesques. Parfois, d'une cabane à l'autre, des interpellations se croisaient, et ces cris prenaient, dans le silence et le mystère de ces bois remplis de ténèbres, je ne